Falk Richter & Anouk van Dijk

Schaubühne Berlin

TRUST

COUR DU LYCÉE SAINT-JOSEPH

DEXIA

64e FESTIVAL D'AVIGNON

17 18 19 À 22H

COUR DU LYCÉE SAINT-JOSEPH
durée 1h45 - spectacle en allemand surtitré en français - *première en France*

mise en scène et chorégraphie **Falk Richter** et **Anouk van Dijk**
dramaturgie **Jens Hillje**
scénographie **Katrin Hoffmann**
musique **Malte Beckenbach**
lumière **Carsten Sander**
costumes **Daniela Selig**
traduction **Anne Monfort**

avec **Malte Beckenbach** (musique), **Peter Cseri, Lea Draeger, Jack Gallagher, Vincent Redetzki, Judith Rosmair, Kay Bartholomäus Schulze, Stefan Stern, Anouk van Dijk, Nina Wollny**

La pièce représentée est publiée chez L'Arche éditeur dans la traduction française.

production Schaubühne am Lehniner Platz (Berlin)
coproduction anoukvandijk dc
avec le soutien du Goethe-Institut, du Ministère des Affaires étrangères de l'Allemagne, de la Fondation néerlandaise des Arts vivants+, de la Communauté d'Amsterdam, de l'Ambassade du Royaume des Pays-Bas à Paris et du Theater Instituut Nederland

Spectacle créé le 10 octobre 2009 à la Schaubühne am Lehniner Platz à Berlin.

A synopsis in English is available from the ticket office or from the front-of-house staff.

Les dates de Trust *après le Festival d'Avignon : le 2 novembre au Stadsschouwburg Groningen ; le 4 novembre au Stadsschouwburg Amsterdam ; le 6 novembre au Rotterdamse Schouwburg ; les 7 et 8 mai 2011 au Festival Perspectives de Forbach*

Épuisement sans repos, sans repères, semi-tranquillité

« Se toucher [...] nous laisse sentir ce qui nous fait sentir (ce qu'est vraiment sentir) : le lointain, le désir d'une proximité intense. »
Jean-Luc Nancy, *Les Muses*, Galilée 2001

Cette phrase pourrait être le mot d'ordre de la chorégraphie textuelle de *Trust*. Des corps qui s'accrochent, veulent se toucher, des bras qui tiennent, s'appuient, veulent attraper l'autre, mais ce ne sont que des moments infimes. Puis vient la perte, la perte de confiance, on se détourne, on s'effondre. Et ce sont alors les mots qui, à leur tour, cherchent un contact ou ont peur d'un véritable contact.

Falk Richter s'intéresse à un écoulement, un vertige et un brouillage particulier du moi. L'un des sujets de ses notes sur *Trust* est le brouillard où tout se dissout, se brouille, où l'homme devient une sorte de « dessin au crayon à papier », aux contours incertains et perdus. Le texte de Falk Richter pourrait bien sûr s'attribuer à des personnages, mais n'est pas ici associé à des rôles. [...] Falk Richter écrit : « Le texte n'est pas un prisonnier qu'on puisse tout simplement enfermer au pain et à l'eau dans un personnage qu'on a trouvé un jour, encore moins dans une action qu'on a trouvée un jour. Le texte est bien un corps libre et il faut qu'il rencontre d'autres corps libres, qui restent en mouvement, ouverts, qui ne se jettent pas dans les charnières habituelles d'une mécanique bien apprise, sinon il meurt et reste mort, là, et personne ne l'entend plus, personne ne le remarque. [...] Ce qui caractérise ce spectacle, c'est l'esprit de légèreté et pourtant de concentration qui permet d'appréhender toute la pesanteur de la vie, des sentiments, des paroles. Difficile de savoir à quoi est due cette élégance du « projet ». C'est d'une part la méthode de travail ouverte, visible sur le résultat final, un travail progressif sur les éléments scéniques où l'on considère

ce qu'a écrit l'auteur comme un matériau de travail et un point de départ, non comme un texte sacré. Selon Richter, l'écriture était censée, dans cette forme de production, créer un « espace sonore d'idées à travers lequel on évolue. » L'auteur s'est investi lui-même dans les improvisations, a intégré dans le processus d'écriture des souvenirs et des déclencheurs du travail de répétitions. Et il y a la chorégraphie. Les passages dansés renforcent, transposent, commentent, rendent les motifs du texte sensibles, tout en offrant une dimension vitale qui dépasse largement l'illustration. [...]

Aux tentatives de se rapprocher, s'attraper, se lever, s'appuyer sur ses partenaires, on répond sans cesse sur le plan chorégraphique par le mouvement de base qu'est glisser, ramper par en dessous, tomber. Chaque interprète se détache rapidement de l'autre, pour aller ailleurs, où que ce soit. Ce sont des mouvements connotés psychologiquement et pourtant la chorégraphie est autonome. L'attitude de base les différencie de façon décisive de motifs analogues (s'effondrer, se relever, tomber, s'appuyer) qu'on a pu voir autrefois chez Pina Bausch ou Jan Fabre. Ici les mouvements ne sont pas « tragiques », ne débouchent pas sur un désespoir radical, mais bien sur un épuisement sans repères ni repos face à un surmenage constant, sur un abandon d'énergie, sur de la résignation. *La Fatigue d'être soi* du sociologue Alain Ehrenberg est cité explicitement sur scène, et ce n'est pas par hasard. Car le psychologique est ici directement social. De même que la psyché d'aujourd'hui, soumise à des défis et des efforts constants, en quête d'excellentes performances dans tous les domaines, montre des symptômes de défaillance, nous vivons ici une corporéité qui est à la fois en quête et perpétuellement en efforts, traversée par les crises, épuisée, fatiguée. [...]

La fatigue d'une existence sans confiance, sans proximité, s'articule ici avec une quête vaine de cette dernière. Le moment peut-être le plus triste est le constat lucide, qui revient comme un refrain, qu'il serait beaucoup trop « fatiguant » de changer quelque chose au système aujourd'hui, au bout de si longtemps – au système de relation de couple, de l'économie financière, voire au système social et économique dans l'absolu. Le mouvement de révolte d'un instant se dissout quand on s'en approche – « Si on ne touchait à rien ». On dirait presque une réponse fort pertinente à Rolf Dieter Brinkmann qui formulait dans le titre d'un de ses livres *Recherches pour préciser le sentiment de révolte*. Et un autre *Essai sur la fatigue*. Mais on n'en reste pas là, car la situation est pourtant celle d'une crise. Le sujet du spectacle est d'une certaine façon la logique secrète du système : la crise, l'effondrement du système, la perte de confiance – c'est ce dernier état, plutôt que la révolte, qui se développe sur le plateau. Pour ainsi dire, d'un point de vue dramatique, le moment choisi est pertinent, comme dans les anciennes tragédies où l'élément décisif est déjà passé, la séparation a déjà eu lieu, le fait d'être délaissé s'est déjà amorcé, un vide sans repères s'est déjà répandu. Une relation s'est terminée. Comment faire avec cette crise, ce vide ? Sur le mode poétique, dansé, discursif, le spectacle ne cesse de poser cette question avec ses variations.

Hans-Thies Lehmann – traduction **Anne Monfort**

Entretien avec Falk Richter et Anouk van Dijk

D'où vient ce désir de mêler vos pratiques ?

Falk Richter : Je suis très intéressé par le regard que porte Anouk sur mes textes et je suis curieux de voir à quel endroit elle est capable de les porter. Comme je suis très sensible aux atmosphères et aux énergies que l'on peut développer sur un plateau de théâtre, je suis bien sûr très attentif au travail plastique qu'une chorégraphe comme Anouk peut proposer pour aller dans des extrêmes. Ma seule écriture ne peut pas les atteindre, même si je tente d'aller au plus loin de ce que la langue peut m'offrir

en tant qu'auteur. Je sais que je ne peux réaliser seul ce que nous réalisons à deux. Dans nos deux collaborations, *Nothing Hurts* et aujourd'hui *Trust*, j'ai essayé d'arriver à un point où il n'y a plus que le corps qui peut exprimer ce que nous voulons faire entendre.

Anouk van Dijk : Nous aimons travailler ensemble pour des raisons très personnelles car nous avons des thèmes similaires dans nos travaux respectifs. Nous voyons le monde un peu avec les mêmes yeux. Nous l'interprétons de la même façon car nous sommes de la même génération, nous appartenons à la même Europe occidentale libérale. C'est la première chose qui nous réunit et, même si nous nous exprimons artistiquement de manière différente, nous comprenons chacun le langage de l'autre sans aucun problème. Quand je lis les textes de Falk, je suis en harmonie avec la profondeur de l'état qu'il décrit. Ses descriptions étant par ailleurs très physiques, cela m'inspire quand je dois imaginer des mouvements, même en dehors de nos spectacles communs.

Le titre de votre spectacle est à double entrée. *Trust* signifie croire, avoir confiance, mais c'est aussi un terme d'économie capitaliste ?

F. R. : Cette polysémie nous a intéressés, nous jouons avec pendant toute la durée du spectacle. La confiance, c'est celle que l'on a dans un autre être humain et aussi celle que l'on a dans la valeur argent. Quand nous avons créé le spectacle, nous étions en pleine crise financière et la confiance dans les organisations économiques ou étatiques étaient en train de disparaître. Alors, nous nous sommes posé la question : comment une société sans confiance peut-elle continuer à se développer ? Cette question était aussi valable dans le domaine de la vie privée des individus, car si le manque de confiance existe dans les rapports humains, et en particulier dans les rapports amoureux, comment la société peut-t-elle s'organiser ? Quel est alors le nouveau système de valeurs qui va remplacer l'ancien, tant dans le domaine économique que dans le domaine relationnel ?

Mais le système capitaliste a toujours connu des crises, dont la plus célèbre est celle de 1929. Celle d'aujourd'hui vous paraît-elle différente ?

F. R. : Ce qu'il y a de particulier pour notre génération, c'est l'accumulation des crises en peu de temps. Nous avons connu la crise du 11 septembre 2001, puis celle de 2008. Il y a comme un état d'urgence et nous nous sommes intéressés à ce que cette crise quasi-permanente, cet état d'urgence et de peur représentaient pour les hommes, surtout à travers leurs corps.

A. v. D. : Il y a tellement de choses possibles aujourd'hui, on a accès à tellement de médias que cela change notre regard sur la crise par rapport au regard qu'avaient les gens en 1929. Les classes moyennes existaient moins qu'aujourd'hui. Il y avait les très riches et les très pauvres. Notre génération doit faire des choix et elle n'est pas dans un état de sécurité suffisant pour les faire.

F. R. : Nous montrons aussi un état de fatigue considérable dû à un excès de travail, d'activités. D'autant qu'avec la crise, les gens ont peur d'être obligés de travailler encore davantage pour ne pas être les perdants. C'est comme si tout le monde était tellement fatigué qu'il n'était plus possible de réfléchir à ce que pourrait être une autre société. Au moment où la crise est arrivée, les corps étaient déjà trop fatigués pour imaginer une utopie capable de changer le système économique.

Vous faites un parallèle entre la confiance en l'argent et la confiance amoureuse. Mais l'argent, aujourd'hui, est très virtuel et c'est parfois aussi le cas des relations amoureuses ?

F. R. : C'est exactement de cela qu'on parle dans la pièce. La virtualité est un élément essentiel de notre réflexion.

Dans un texte que vous avez écrit, vous dites : « Au cours des dernières années, on a beaucoup individualisé les gens et on a beaucoup célébré l'idéal de liberté. » Est-ce pour vous l'une des raisons de la crise que nous connaissons dans les relations humaines ?

F. R. : Dans la pièce, nous nous posons la question d'une nouvelle forme de solidarité possible entre les hommes, à un moment où nous n'arrivons plus à avoir de colère face à la situation, où nous ne savons plus vers qui diriger cette colère tant nous avons le sentiment d'être isolés. L'individualisme, le narcissisme, l'égoïsme, sont très développés dans les activités professionnelles et cela pose des questions ; d'autant que les relations amicales sont souvent, à l'origine, des relations de travail. Comment échapper alors au développement de stratégies dans ces relations ? Il y a un combat, une sorte de guerre civile dans le monde du travail et plus généralement dans le monde des relations humaines. Quelle place reste-t-il pour les sentiments de solidarité ? Le point extrême, c'est *Facebook*, où il faut sans cesse faire de la publicité sur soi-même et se présenter de la façon la plus intéressante possible pour avoir des amis virtuels !

Qu'est-ce que l'idéal de liberté aujourd'hui ?

F. R. : C'est un idéal qui a été détourné car maintenant, il s'agit de la liberté de développer un style individuel, la liberté de choisir quel produit acheter. Notre liberté aujourd'hui est toujours liée à l'argent, à des relations de marchandises : aujourd'hui, je montre ma liberté en montrant ma voiture et mes vêtements de marque. Tout est commercialisé !

A. v. D. : La peur de perdre votre voiture et vos vêtements de marque a aussi des conséquences dans votre rapport aux autres. J'ai le sentiment que maintenant, les gens votent pour garder ce qu'ils ont, et non plus pour tenter de créer un avenir commun et meilleur.

Est-ce pour cela que vos personnages répètent sans cesse : « Il faut laisser les choses comme elles sont » ?

F. R. : Au début du spectacle, les personnages n'arrivent pas à trouver le repos et cherchent désespérément des relations qui tournent très vite au cauchemar bien qu'ils désirent cet échange. Mais tout est trop compliqué pour eux, alors la tentation est grande de dire : « Laissons les choses comme elles sont. » Quand, dans la deuxième partie du spectacle, on aborde les problèmes plus globalement, au niveau de la société, quelqu'un explique ce qu'il faudrait faire pour changer le système mais sans la certitude que cela l'améliorerait. Lorsque l'on dit : « Laissons les choses comme elles sont », ce n'est pas un conseil, ce n'est pas un message, c'est un avertissement sur ce qui pourrait arriver si nous désespérons. Peut-être notre salut réside-t-il dans la colère qui naît en nous du sentiment que rien ne bouge.

A. v. D. : Mais cette colère n'ira peut-être pas dans le bon sens non plus. Alors, laissons les choses comme elles sont !

F. R. : Nous ne sommes cependant pas totalement pessimistes puisque, à la fin, tous les personnages arrivent à former un groupe.

Pensez-vous que les rapports humains passent aujourd'hui plus par les corps que par les mots ?

A. v. D. : Certainement. On observe parfois des rapports de corps très agressifs qui ne sont peut-être que le désir de la rencontre avec l'autre. La recherche de quelque chose de sensible peut aussi créer une tension entre les gens car cela devient très effrayant.

Propos recueillis par Jean-François Perrier

Falk Richter

Auteur et metteur en scène associé à la Schaubühne de Berlin, Falk Richter poursuit une démarche originale dans le paysage théâtral européen. Sans négliger le répertoire, il privilégie les auteurs contemporains qui portent un regard acéré sur notre société tels Sarah Kane, Martin Crimp, Jon Fosse ou Lars Nóren. Une veine critique qu'il creuse également par lui-même, puisque Falk Richter est aujourd'hui l'un des rares metteurs en scène allemands à monter ses propres œuvres dramatiques. Des pièces où il se livre à une analyse sans concession du système libéral, nous entraînant au plus profond de nos contradictions, de nos désirs et de nos peurs. Son théâtre politique interpelle très directement le spectateur pour lui parler du monde d'aujourd'hui avec une lucidité, une efficacité et un humour redoutables.

Anouk van Dijk

À quinze ans, renonçant à son rêve d'être astronome, Anouk van Dijk décide de devenir danseuse et intègre la Dans Academie de Rotterdam. À la fin de ses études, elle travaille avec le ballet Rotterdam Dance Group et la compagnie Pretty Ugly Dance. Très vite, elle crée ses premières chorégraphies, mais continue parallèlement sa carrière d'interprète. Ce n'est qu'en 1998 qu'elle fait le choix de se consacrer à ses propres spectacles et à l'enseignement d'une technique qui lui est personnelle, la « contretechnique ». Fondée sur la liberté du danseur, sur sa vélocité et sa virtuosité, celle-ci demande à l'interprète d'exécuter, pour chaque mouvement qu'il fait sur le plateau, un mouvement contraire. Une règle générant une chorégraphie « irrégulière », intrigante et généreuse, qui donne toute sa singularité à l'œuvre de cette artiste internationale. En 2000, elle cosigne avec Falk Richter la mise en scène de Nothing Hurts*. Elle vient pour la première fois au Festival d'Avignon présenter* Trust*, le second opus de sa collaboration avec Falk Richter, réalisé avec des danseurs de sa compagnie, anoukvandijk dc, et des comédiens de la Schaubühne de Berlin.*

&

FESTIVAL OFF

22 juillet – 22h30 – THÉÂTRE LA MANUFACTURE, 2 RUE DES ÉCOLES, AVIGNON

performance-rencontre autour de *Dieu est un DJ*, prochaine création du metteur en scène **Fabrice Murgia** en présence de l'auteur **Falk Richter**

Informations complémentaires sur ces manifestations dans le *Guide du Spectateur* et sur le site internet du Festival.

Sur **www.festival-avignon.com**

découvrez la rubrique *Écrits de spectateurs* et faites part de votre regard sur les propositions artistiques.

Pour vous présenter les spectacles de cette édition, plus de 1500 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié, techniciens et artistes salariés par le Festival ou les compagnies françaises, relèvent du régime spécifique d'intermittent du spectacle.